



HAL
open science

La pulsion anarchiste comme résistance à la destruction de la biosphère

Annie-Charlotte Giust-Ollivier, Michel J.F. Dubois

► **To cite this version:**

Annie-Charlotte Giust-Ollivier, Michel J.F. Dubois. La pulsion anarchiste comme résistance à la destruction de la biosphère. Nouvelle revue de psychosociologie, 2024, N°37, pp.121 - 133. 10.3917/nrp.037.0121 . hal-04598768

HAL Id: hal-04598768

<https://hal.science/hal-04598768v1>

Submitted on 5 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La pulsion anarchiste comme résistance à la destruction de la biosphère

Annie-Charlotte Giust-Ollivier¹ et Michel J.-F. Dubois²

Article publié dans : *NRP*, 2024, 37, 121-133. DOI 10.3917/nrp.037.0121

C'étaient de très grands vents sur la terre des hommes
qui nous chantaient au plus haut faite du péril,
Et sur les flûtes sauvages du malheur, nous conduisaient
à nos façons nouvelles.

Saint-John Perse, *Vents*

La capacité de notre planète à fournir un environnement accueillant, comme l'était la stabilité de l'Holocène au cours duquel nous avons développé l'agriculture, les villages, les villes et les civilisations contemporaines, est aujourd'hui menacée. Le rôle des activités humaines dans l'accélération de l'instabilité de l'environnement et dans la transformation des grands équilibres de la biosphère n'est plus à démontrer. Il caractérise cette nouvelle ère géologique appelée Anthropocène, ce moment où « les activités humaines sont devenues si envahissantes qu'elles entrent en rivalité avec les grandes forces de la nature et poussent la Terre vers une *terra incognita* planétaire » (Bonneuil, Fressoz).

Les constats de ce basculement et les alertes sur le devenir de l'humanité étaient déjà présents dans le rapport du Club de Rome *Limits to Growth* (Meadows et coll., 1972). Ils aboutissent, cinquante ans après, à l'énoncé de limites planétaires qui représentent neuf frontières non négociables de notre planète à l'intérieur desquelles nous pouvons délimiter un « espace sûr » pour la vie des humains et les conditions d'un milieu de vie acceptable et durable (Rockström et coll., 2010). En 2009, l'humanité transgresse trois de ces frontières : le changement climatique, la perte de biodiversité et la surproduction d'azote et de phosphore (Steffen, Costanza, Rockström, 2011). En 2022, on peut y ajouter trois nouveaux franchissements (pH des océans, terres agricoles et pollution générale). Ces dépassements constituent à chaque fois de nouveaux signaux d'alarme signifiant la sortie de plus en plus rapide de l'espace habitable de l'Holocène (Richardson et coll., 2023). Alors que la communauté scientifique alerte sur la pression exercée sur les écosystèmes et annonce leur possible effondrement, aucun pays ne répond aux besoins fondamentaux de ses citoyens à un niveau d'utilisation durable des ressources et de plus en plus nombreux sont ceux qui s'inquiètent de ne pas voir les politiques prendre au sérieux cette menace.

¹ Annie-Charlotte Giust-Ollivier, psychosociologue clinicienne, directrice du centre ESTA(Centre d'études psychosociologiques et travaux de recherche appliquée), membre associée au Laboratoire de changement social et politique, Université Paris Cité. giustollivier@orange.fr.

² Michel J.-F. Dubois, expert référent en sciences de l'agriculture (HDR), unité de recherche interact UP 2018.C102 UniLaSalle, GIS-UTSH (Unité de la technologie et des sciences de l'homme), chercheur associé au Laboratoire interdisciplinaire des énergies de demain, Université Paris Cité. michel.dubois@unilasalle.fr.

Face aux limites planétaires

Les analyses reconduites chaque année par les experts chargés d'évaluer l'état des connaissances sur l'accélération de la crise écologique en appellent à la limitation de l'impératif productiviste. Ces appels répétés à mesurer les dommages irréversibles et à prendre ses responsabilités (il est encore temps d'agir) et, plus près de nous, l'expérience de la pandémie, la multiplication des canicules, incendies, inondations, sécheresses, tempêtes et tornades devraient nous faire prendre la mesure de la menace qu'est devenue notre modèle de développement. Pourtant la croyance dans les moyens technologiques et économiques à pouvoir résoudre les questions soulevées par ces différents dépassements ne pousse pas à remettre en cause les objectifs d'accumulation et de croissance. Cette confiance, ou l'impossibilité de se passer du « *business as usual* », nous fait penser que les innovations que nous saurons engager en temps voulu permettront de surmonter les difficultés actuelles ; stratégie de protection ou difficulté à remettre en cause ce que nous avons appris à assimiler au progrès, toujours est-il que « nous ne croyons pas ce que nous savons » (Dupuy, 2022, page 144), c'est-à-dire que nulle transition ne sera possible sans une réorganisation sociale, politique, humaine de grande ampleur. L'urgence des changements, certains le savent et de plus en plus de personnes le pressentent, implique d'établir des limitations réelles et efficaces. À la course en avant des choix technico-scientifiques s'ajoute la jouissance consumériste. Le progrès construit sur des significations sociales telles que la liberté sans limite de produire, d'exploiter et de consommer a largement gagné la société et le changement pourtant nécessaire en ce qui concerne les ressources vitales de notre existence se heurte aux résistances multiples qui lui sont opposées.

Mais comment générer l'exercice d'une volonté de fixer des limites individuelles et sociales ? Comment passer de « l'ébriété énergétique » à la sobriété et amener cette transformation intérieure et collective qui passe par l'exercice d'une volonté de fixer des limites ? Ce qui est requis, disait Castoriadis (1996, page 96), c'est « un nouvel imaginaire d'une importance sans pareille dans le passé, une imagination qui mettrait au centre de la vie humaine d'autres significations que l'expansion illimitée pour éviter la destruction définitive de l'environnement terrestre mais aussi pour sortir de la misère psychique et morale des humains contemporains ».

« La pulsion de mort » à l'œuvre

Cette misère psychique et symbolique a commencé à être explorée par le psychanalyste Harold Searles dans un article précurseur et longtemps ignoré paru en 1972, l'année de la sortie du rapport Meadows sur les limites de la croissance. Alertant sur la crise écologique « comme étant la plus grande menace à laquelle l'humanité ait jamais eu à se confronter collectivement », Searles en appelait à la mobilisation des efforts scientifiques de toutes disciplines mais surtout il interpellait les psychanalystes dont il attendait la participation à partir de leur connaissance des processus inconscients. Il faisait l'hypothèse, face au constat d'une « apathie intense et généralisée », que l'absence de réaction collective face à la gravité des risques résultait de l'action de défenses essentiellement inconscientes mobilisées contre les angoisses générées par la situation.

Il entreprend lui-même l'analyse des raisons inconscientes de cette apathie en convoquant différents registres de fonctionnement psychique : 1) la rivalité œdipienne et la haine inconsciente de pères envieux envers les générations à venir, qui les conduit à détruire « par négligence » le droit à la vie de fils devenus rivaux en rapport avec les privations dont ils ont eux-mêmes souffert ; 2) la disposition mélancolique et l'« auto-négligence » face à la pollution

environnementale « comme si nos vies ne méritaient pas que nous nous battions pour les sauver », qui préserve ainsi l'illusion d'un monde idéalisé de l'enfance et protège d'avoir à ressentir l'intensité des pertes et ses prises de conscience ; 3) l'état plus régressif d'indifférenciation d'avec notre environnement, privés que nous sommes de la séparation qui nous permettrait de faire face aux menaces et de distinguer la bonne mère qu'a représenté la technologie de la mauvaise mère qui aujourd'hui nous empoisonne.

Pour Francisco Palacio-Espasa (2019), les raisons avancées par Searles de notre inconscience concernant la catastrophe environnementale tiendraient plus profondément à nos identifications inconscientes avec la destructivité de la technologie qui nous feraient éprouver des sentiments de vide proches de l'autisme. Le temps où Searles reprochait à ses pairs analystes de partager le même état d'inhibition que l'ensemble de la société, ce qui la privait de leur expertise « sur l'influence si puissante des processus inconscients », est passé. En 2019, un ouvrage collectif sous la direction de Luc Magnenat mettait « la crise environnementale sur le divan », puis le choc de la survenue de la pandémie a produit une sorte de réveil et la crise environnementale est devenue un sujet d'étude et de réflexion à part entière.

Rupture des équilibres naturels, déclin de la biodiversité, désastre écologique, catastrophe climatique amènent les cliniciens à se demander dans quelle mesure cette situation renvoie à un désir inconscient de voir se produire la catastrophe redoutée. Identifier les dynamiques inconscientes à l'œuvre dans cette destructivité passe pour Magnenat par le rappel de ce que Freud (1930) avait formulé sur l'inclination de l'homme à se déresponsabiliser de ses pulsions d'agression en les extériorisant. Ainsi, face à la crise environnementale, l'impossibilité dans laquelle nous serions de réguler nos forces émotionnelles internes nous pousserait vers des actions externes de développement toujours reconduites. Par ailleurs, un sentiment inconscient de culpabilité du « crime contre la biosphère », dont nous sommes les agents, suscite des réactions qui vont de multiples figures de l'intellectualisation au déni pour se protéger de l'impact de l'ampleur de nos dégâts. Elles peuvent aussi, toujours selon Magnenat, prendre la forme d'une radicale hostilité (négationniste) à l'égard des changements qu'exigerait une véritable préoccupation écologique. Isée Bernateau (2022) suggère que c'est en extériorisant une nature dont il ne se considère pas partie intégrante³ que l'homme peut en devenir maître et possesseur en la soumettant au sadisme de sa pulsion d'emprise. Cette destruction serait également rendue possible par la menace que constitue la « surpuissance » (Freud, 1930) qu'il lui attribue. Pour les cliniciens (Tabone-weil, 2021), détériorer le monde, rendre la terre nourricière stérile (artificialisation), la polluer (déchets toxiques), croire que nous pouvons l'exploiter sans fin ou exterminer toute une partie du vivant renverrait à l'avidité et aux attaques envieuses renvoyant à l'archaïsme des « racines infantiles du monde adulte » (Klein, 1968).

Hubris ou « part *demens* » (Magnenat, 2009b) de l'homme, la prévalence de la destructivité s'exerce tant au niveau de l'économie sociale et politique qu'au niveau de l'économie psychique. La pulsion de mort, agissante à l'ombre du progrès scientifique et technique, mais intriquée à la pulsion de vie, assoiffée d'invention et de conquête, a pu « se déchaîner » en passant inaperçue (Vidaillet, 2023) et constitue encore aujourd'hui une grande part de notre aveuglement.

La question qui se pose alors est de savoir si nous avons les moyens d'abandonner les solutions meurtrières que nous connaissons pour d'autres issues inconnues, aléatoires, qui restent

³ Extériorité que P. Descola (2005) attribue à l'ontologie naturaliste qui, parmi les quatre ontologies qu'il a définies, serait la seule à menacer la nature.

à inventer et à construire. Ce vouloir qui repose sur la création d'un ethos capable de déclarer que tel modèle de société est désiré ou non, praticable ou non interroge notre liberté de s'opposer et de résister (Aumercier, 2019) et demande un instinct de survie qui peut sembler sérieusement affaibli par nos modes de vie et notre impuissance écologique (Dupont, 2020). Nous faut-il conclure, comme Freud le faisait dans *Malaise dans la culture* en 1930, face aux pulsions humaines d'agression et d'autodestruction, qu'il faille « s'attendre à ce que l'autre des deux « puissances célestes », l'Éros éternel, tente un effort afin de s'affirmer dans la lutte qu'il mène contre son adversaire (Thanatos) non moins immortel », sans être « assuré ni du succès ni de l'issue » (Freud, 1931) ?

Ces questionnements conduisent à réfléchir aux ressources psychologiques dont nous disposons pour affronter la situation limite qui est la nôtre aujourd'hui. Avons-nous les capacités individuelles et collectives pour tenter cet effort qui nous permettrait de réagir à temps et selon quelles modalités psychiques ? Quittant la voie du dualisme pulsionnel et suivant les travaux de Nathalie Zaltzman, nous nous proposons d'examiner la ressource que constitue l'activité des pulsions de mort dans la vie psychique lorsqu'elles se mettent « au service de l'autoconservation et de la survie » (1999).

La poussée libertaire de la « pulsion anarchiste »

De sa pratique clinique, Zaltzman tire l'expérience que, dans nos sociétés, l'intrication pulsionnelle n'aide pas à comprendre que la pulsion de mort peut avoir des sorts différents. Pour illustrer cette différence, la psychanalyste reprend l'histoire du cri « *Viva la Muerte* » comme la métaphore de deux destins possibles de la pulsion de mort. D'un côté il s'agit du cri de ralliement du soulèvement des Espagnols contre Napoléon, puis un siècle plus tard du cri révolutionnaire des anarchistes espagnols contre les injustices. Mais il fut aussi récupéré par les franquistes, en donnant à la pulsion de mort un autre destin, destructeur et mortifère. C'est le premier destin de la pulsion de mort qui va intéresser Zaltzman, celui qui se réfère à l'histoire de l'anarchisme, ce mouvement philosophique, politique, économique et moral dont le principe de base est le libre arbitre contre les dogmatismes et les courants sociétaux autoritaires. C'est ce mouvement qui va inspirer à la psychanalyste le concept inédit de pulsion anarchiste, « pulsion qui tire sa force de la pulsion de mort et la retourne contre elle et sa destruction [...], qui travaille contre les formes de vie établies et contribue à les renouveler » (Zaltzman, 1999, p. 58). Il s'agit de remettre en question la conception freudienne du fonctionnement des pulsions de mort dans l'inconscient. Les formes de travail psychique spécifique de ces pulsions ne sont pas seulement celles de l'agressivité qui s'exercent sur le monde extérieur ou qui se retournent contre le sujet. Zaltzman explore un destin spécifique de cette pulsion autre que mortifère et hautement utile à la vie. Elle propose de l'appeler le destin de « l'expérience-limite » en se référant à la notion d'expérience-limite conceptualisée par Maurice Blanchot (1962). C'est ainsi qu'elle va s'intéresser à la façon dont certains humains confrontés à des situations limites ou du fait d'une relation individuelle de coercition mentale les vivent et les franchissent quand d'autres succombent et sombrent dans l'apathie, la soumission fataliste.

La dimension anthropologique est présente dans la notion d'expérience-limite. Éveline Tysebaert (2011) souligne à juste titre que le choix de l'expression expérience-limite signale le parti pris d'articuler le pulsionnel individuel et l'identitaire collectif. Cette expérience peut naître aussi d'un environnement politique et social dans un totalitarisme destructeur, dont l'exemple extrême est celui des camps de concentration et d'extermination (Antelme, 1947), lequel a servi de modèle à Zaltzman. Alors que les expériences-limites sont mises en œuvre dans des situations extrêmes ou dans des situations des traumas venus de liens à des figures

d'emprise envahissantes jusqu'à devenir mortifères, ou encore de contraintes normatives perçues comme adverses au mouvement de vie, les dynamiques en jeu dans la pulsion anarchiste provoquent un dégageant radical des liens : le détachement d'une réalité commune qui rend possible de ne pas se réfugier dans le déni, l'illusion ou la dénégation (Garnieri, 2011).

Comment résistent ceux qui les vivent ? Avec quelle source d'énergie ? Cette énergie, Zaltzman l'attribue à la poussée libertaire. La pulsion de mort relevant ici d'une « dimension de protestation vitale » (Ehrenberg, 2011), elle s'écarte des voies balisées et contribue à la vie psychique et non à sa destruction. Pour la psychanalyste, la pulsion anarchiste sauve une condition fondamentale du maintien en vie de l'être humain : le maintien pour lui de la possibilité d'un choix, même lorsque l'expérience-limite tue ou paraît tuer tout choix possible. « La pulsion anarchiste travaille à ouvrir une issue de vie là où une situation critique se referme sur le sujet » (Zaltzman, 1999, p. 118).

Pour Tysebaert (2011), historiquement, la domination d'Éros rendrait compte, dans les grands groupes humains, de la sédentarisation, de l'émergence et l'autoconservation de la civilisation, jusqu'à un risque d'usure : l'effondrement des civilisations. Ainsi la pulsion anarchiste interrogerait cette partition d'un Éros crédité d'une surabondance de vie et de liaison et d'un Thanatos rangé du côté de la mort et de la déliaison. Elle viendrait secouer « l'édredon étouffant d'Éros », Éros qui aime les unités toujours plus grandes, qui lie et unifie à l'excès et dont la pulsion anarchiste chercherait à défaire l'emprise. L'énergie dissociative de la pulsion de mort fournit à la psyché la capacité, en la retournant en son contraire, de lutter contre la violence de la destructivité venue du lien à l'environnement. Ce retournement n'est pas facile à penser tant il nous déloge de nos habitudes. C'est ce renversement et ce paradoxe que souligne André Beetschen (2011) lorsqu'il formule que la pulsion anarchiste serait une forme de « surmontement » de la pulsion de mort. Dans cette perspective, il est possible de poser que la perception des ruptures biosphériques comme étant inéluctables, imminentes et opposées à une vie humaine ouvre la porte à l'expression de plus en plus décelable des pulsions de mort. Mais on peut également imaginer que si la crise biosphérique est perçue, par un nombre croissant de personnes, comme une catastrophe majeure, leur vie devient soudainement une aventure à haut risque contre ceux qui poursuivent selon la logique du *business as usual*.

Zaltzman qualifie d'irréductibles ceux dont l'expérience-limite est le destin. « Moral ou amoral, l'enjeu vise à exorciser la mort au péril de la vie. [...] Les gens qui ne peuvent trouver de goût à leur vie qu'en l'exposant au danger jusqu'à la mort sont aussi ceux qui réalisent des exploits incompatibles avec la trajectoire raisonnable des vies qui s'épargnent. » C'est à partir des expériences extrêmes de milieux hostiles que la psychanalyste va pouvoir formuler sa théorie. Ainsi, à partir du livre témoignage de Jean Malaurie (1955), *Les derniers rois de Thulé*, elle prend l'exemple des Inuits et de leurs conditions de vie : « Les paysages hyperboréens tout de glace et de rocs, un sol toujours gelé, jamais la tendresse d'une terre fiable ou d'une pluie tiède, une neige toujours chassée par les vents et qui laisse à vif arêtes et crevasses, ces paysages minéraux, austères, arides et d'une cruauté constante pour la vie humaine sont le cadre naturel d'une vie tout entière vouée à une seule cause : elle-même. La vie des Inuits est totalement subordonnée à leur survie. » Cette société boréale, qui selon Malaurie vit sous le registre du précaire et du concret et qu'il qualifie d'anarcho-communaliste, s'impose une régulation démographique selon des méthodes plus implacables que celles de la nature. Les ajustements régulateurs tiennent compte du rythme des naissances, ce qui exige une prévision sur le moyen terme et une anticipation climatique. L'équilibre s'établit en fonction des ressources. Le principe de survie est le principe le plus haut qui transcende toutes les lois « nor-

males ». Pour Zaltzman, l'homme hyperboréen est un « authentique anarchiste » aux sensations aiguës par la nécessité de survivre.

Si, selon Malaurie, ce choix repose sur « la fierté de vaincre et de dominer le milieu même, l'implacable désert de glaces », il procède pour Zaltzman de leur volonté de vivre là où la vie humaine est un défi constant à la mort. Elle reprend du récit de Malaurie cette scène saisissante du chasseur qui s'évade de la communauté au péril de sa vie, pour une chasse dangereuse de l'ours. Certains membres sont saisis de perdlérorpoq, un déchaînement solitaire, une crise paroxystique qui les font aller au-devant de la mort pour en exorciser la présence. « C'est avoir mal à la vie, disent les Inuits. » Pour calmer son exaltation qui l'effraie, un missionnaire veut administrer du bromure à une femme en état de perdlérorpoq. Les membres de la tribu expliquent qu'elle n'est pas malade, la protègent et veillent au déroulement de la crise jusqu'à son terme (Zaltzman, 1999, p. 66). La psychanalyste fait alors le parallèle avec les expériences-limites vécues par des patients « qui ont connu dans leur enfance le contresens du missionnaire », le bromure et ses équivalents, la suspicion de la folie, le désir des médecins et de l'entourage familial de les calmer au lieu de reconnaître « leur rébellion et leur état de souffrance pour ce qu'ils sont : une protestation vitale ».

« La résistance de l'humain⁴ » et les « batailles de ce siècle »

Cette pensée libertaire, cette protestation vitale de la pulsion anarchiste qui, selon Zaltzman, travaille contre les formes de vie établies, permet-elle une lecture des mouvements contestataires actuels ? « Nous nous sommes organisés pour défendre nos quartiers et nos villages, nos champs et nos forêts, nos bocages, nos rivières et nos espèces compagnes menacées... Nous sommes des jeunes révoltés qui ont grandi avec la catastrophe écologique en fond d'écran et la précarité comme seul horizon... Nous sommes les derniers qui s'efforcent d'établir une relation de soin quotidien à la terre et au vivant pour nourrir nos semblables... » : cet extrait de l'appel des Soulèvements de la Terre est une lutte pour l'habitabilité, la préservation du bien commun et contre la dévastation des milieux de vie, l'accaparement des terres et des ressources. L'enjeu est majeur, il s'agit de la préservation de l'écosystème pour (sur)vivre. Ces actions dites de « désarmement » relèvent d'une nécessité vitale face à la catastrophe : freiner, enrayer, stopper les projets qui bétonnent les sols, s'accaparent les terres ou empoisonnent les rivières. Les renseignements généraux qualifient ces actions de sabotages, montrant une incapacité à entendre la contestation et les mobilisations qui l'expriment autrement que comme un opérateur de désordre venant troubler l'ordre public et justifiant, de ce fait, la mise en place d'un appareil répressif (Canabate, 2021) et, pour finir, la tentative de dissolution du collectif. La veille du vote de la dissolution, une quarantaine de personnalités, chercheurs, écrivains, artistes ont exprimé les raisons de leur soutien et de leur adhésion au mouvement Soulèvements de la Terre qui fédère « des citoyens de tous âges et de toutes conditions, révoltés par la dévastation de nos milieux de vie ». S'est ensuivi une publication collective⁵ affirmant qu'« on n'efface pas par décret des constats scientifiques alarmants et la réaction de citoyens face à la poursuite écocide des politiques », que ce qui se joue aujourd'hui autour de ces mouvements n'étant « rien d'autre que la bataille de ce siècle ». L'intervention de citoyens engagés ne serait-elle pas à rapprocher de celle des Inuits qui s'opposent au contresens du missionnaire, concernant l'usage du bromure, le perdlérorpoq étant alors interprété par ce dernier comme un désordre ?

4 Nous reprenons ici le titre de l'ouvrage publié sous la direction de Nathalie Zaltzman, 1999.

5 *On ne dissout pas un soulèvement. 40 voix pour les Soulèvements de la Terre*, Collectif, Le Seuil, 2023.

Un autre monde, une autre vie

Pour porter la focale sur la dimension individuelle, au titre des « irréductibles qui exorcisent la mort au péril de leur vie », revenons au récit saisissant que fait l'anthropologue Nastassja Martin dans son dernier ouvrage *Croire aux fauves* (2019) : sa rencontre sanglante et traumatique avec un ours dans l'Extrême-Orient russe. Le récit commence juste après l'attaque. Nastassja Martin est allongée sur la neige, grièvement blessée, espérant l'arrivée d'éventuels secours en ce bout du monde nommé Kamtchatka, un territoire où elle a rencontré des membres du peuple évène. Cet événement la conduit à interroger les ressorts de cette expérience et à « comprendre plus loin » le rapport au monde et à notre environnement non humain, dans un dialogue entre naturalisme et animisme auquel s'oppose la pensée occidentale⁶. Ce fut un affrontement sans témoin. L'ours a pris son visage dans sa gueule. Il a brisé sa mâchoire. Pour se défendre, elle l'a frappé d'un coup de piolet qui a blessé la bête à la patte et l'a fait fuir. C'est à ce geste de survie que Nastassja Martin doit d'avoir eu la vie sauve en ce jour d'août 2015. « Qu'ai-je de commun avec le fauve, se demande-t-elle ? La vérité sur moi, c'est que je n'ai jamais cherché à pacifier ma vie. En cela ma thérapeute a raison, je ne suis pas en paix. J'ignore même ce que veut dire ce mot. Je travaille depuis des années dans le Grand Nord bouleversé par des mutations profondes. Je sais faire avec les métamorphoses, l'explosion, le kairos, l'événement » (Martin, 2019, p.11). Elle s'insurge, cependant, sur le fait que cette thérapeute ne voit dans l'animal que l'expression de la pulsionnalité de sa patiente : « Que fait-on ici pour que les autres soient réduits à ne refléter que nos états d'âme... pourquoi faudrait-il pour démêler les fils du sens que je ramène tout à moi-même, à mes désirs, à ma pulsion de mort ? » L'ensemble de l'expérience à la limite de la mort ne semble-t-il pas plutôt éclairer ce que Zaltzman (1999) appelle la pulsion anarchiste ?

C'est le parti que prend aussi la psychanalyste Anne Maupas (2021). L'ours a révélé la guerrière et la pulsion qui s'exprime relève davantage du registre du besoin vital du côté de « ce qui joue avec les limites du corps dans toutes sortes d'excès (privation, douleur, endurance...)[...] contraires au silence de mort. Elle est libertaire et possède la force ultime de résistance dans les contextes de survie » (*ibid*). « Comment dire à ces psychologues, poursuit l'anthropologue, que je suis affectée par ce qui se passe hors de moi, que l'accélération du désastre me pétrifie... que la mélancolie qui s'exprime dans mon corps vient du monde ? » (Martin, 2019, p.111). L'autrice dit avoir rejoint les Évènes d'Icha et avoir vécu dans la forêt avec eux pour une raison bien en deçà d'une recherche comparative. « J'ai compris une chose : le monde s'effondre simultanément de partout, malgré les apparences. Ce qu'il y a à Tvaïan, c'est qu'on vit consciemment dans ces ruines » (*ibid*). Affrontant la crise de la relation des humains au vivant, lesquels sont allés trop loin dans la brisure de ce lien, elle cherche précisément à penser cette crise « parce qu'elle recèle la possibilité d'une autre vie, d'un autre monde ». Alors qu'elle est en train de consigner des notes, elle est interrompue : « Tu écris sur l'ours, sur toi ou sur nous ? » Réponse de l'anthropologue : « Les trois, mon capitaine ! » Verdict de l'ami évène d'Icha : « Tu devrais l'appeler Guerre et Paix. »

Conclusion : l'âge de raison ?

Pouvons-nous passer de la notion de catastrophe à celle d'expérience-limite ? La notion de catastrophe est utilisée, dans ce contexte, pour désigner une rupture qui se traduit par le dé-

6 Travaux menés sous la direction Philippe Descola, titulaire de la chaire d'anthropologie de la nature au Collège de France, auteur notamment de *Par-delà nature et culture* (2005). L'ouvrage de Nastassja Martin *Les âmes sauvages. Face à l'Occident la résistance d'un peuple d'Alaska* (2016) porte sur les Indiens Gwich'in chasseurs de caribous, que l'exploitation frénétique de territoires riches en ressources minières a malmenés.

passerment des limites planétaires : raréfaction des ressources énergétiques et biologiques et impuissance devant un destin aggravé par nos comportements. La notion d'expérience-limite permet de nommer un autre agencement des forces et un affrontement vital, dans le sens donné dès 1962 (p. 579) par Blanchot, comme « la réponse que rencontre l'homme lorsqu'il a décidé de se mettre radicalement en question. Cette décision qui comprend tout l'être exprime l'impossibilité de s'arrêter jamais à quelque consolation ou à quelque vérité que ce soit, ni aux intérêts ou aux résultats de l'action, ni aux certitudes du savoir et de la croyance ».

Qu'observons-nous du sort des remises en cause actuelles et des déplacements qu'elles occasionnent ? Pour certains, tout a commencé lors de leur formation⁷ ou ensuite par le refus de « traiter le travail, la Terre et la monnaie comme des marchandises » (Polanyi, 1944) et le rejet de performances dissociées de l'expérience concrète de leur activité. Ils se sont sentis progressivement dépossédés de leur pouvoir d'agir, puis est venue la conscience d'un travail qui « tel qu'il est organisé aujourd'hui à l'échelle de la terre fait monter sa température et ruine sa biodiversité » (Supiot, 2022). Ainsi, de nombreux mouvements et initiatives ont émergé pour développer d'autres projets de société. Nous nous intéresserons ici aux expériences de vie et d'organisation sociale basées sur des communautés intentionnelles⁸. Ces expériences qui retiennent aujourd'hui l'attention des chercheurs en sciences sociales empruntent à la tradition libertaire la volonté de développer d'autres formes d'exercice démocratique au plus près des choix de vie.

À partir d'une étude menée dans plusieurs pays d'Europe, Alice Canabate (2021) montre comment ces initiatives, au sein desquelles la durabilité sociale et environnementale s'avère déterminante, sont institutives : elles représentent un désir de sortir d'une domination culturelle et sont une tentative d'amorcer un virage vers un autre « régime de réalité écocomppatible ». L'auteur en décline les attributs relevés dans les pratiques observées (Canabate, 2019) : celle de la taille (contre l'accumulation), du proportionné (face au gigantisme industriel), des seuils (opposés à l'exploitation et à la surconsommation) et de l'autolimitation « permettant de replacer les besoins dans la norme du suffisant » (Gorz, 1992).

D'autres utopies concrètes s'inventent en situation, là où s'engage une lutte contre l'étouffante orchestration de nos impuissances et de notre inconséquence. Ne s'agit-il pas alors de considérer le temps qui reste (Boucheron, 2023) non pas comme une durée infinie dont il serait toujours possible de différer l'urgence, mais comme « un délai », qui ouvre la possibilité de reprendre la maîtrise de ses choix et celle de ses décisions (Villaba, 2010) ?

Bibliographie

Antelme, R. 1947. *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1957.

Aumercier, S. 2019. *Tous écoresponsables ? Capitalisme vert et responsabilité inconsciente*, Paris, Libre & Solidaire.

Beetschen, A. 2011. « Le défi de la déliaison », dans N. Zaltzman, *Psyché anarchiste : Débattre avec Nathalie Zaltzman*, Paris, Puf, 141-156.

Bernateau, I. 2022. « Une si dangereuse nature Freud à l'heure de l'anthropocène », *Le pré-sent de la psychanalyse*, 1,7,125-138.

⁷ Nous avons encore en tête le discours prononcé lors de la cérémonie de remise de diplôme par des étudiants d'une grande école d'agronomie : « Nous sommes plusieurs à ne pas vouloir faire mine d'être fiers et méritants à l'issue d'une formation qui pousse globalement à participer aux ravages sociaux et écologiques en cours... »

⁸ Terme désignant des regroupements de personnes ayant choisi de vivre ensemble autour d'un projet partagé et d'un territoire donné.

- Blanchot, M. 1962. « L'expérience-limite », *La nouvelle revue française*, 118, 577-592.
- Boucheron, P. 2023. *Le temps qui reste*, Paris, Le Seuil.
- Canabate, A. 2019. « Redimensionner les modes d'être et les modes de vie : l'enjeu de la taille au cœur des initiatives de transition écologique », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 28, 141-152.
- Canabate, A. 2021. *L'écologie ou la narration du pire*, Paris, Utopia.
- Castoriadis, C. 1996. *La montée de l'insignifiance : Les carrefours du labyrinthe IV*, Paris, Le Seuil.
- Descola, P. 2005. *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- Dupont, J. 2020. « L'impuissance écologique », *Le coq-héron*, 242, 68-71.
- Ehrenberg, C. 2011. « Les pulsions de mort, auxiliaires de vie », dans N. Zaltzman, *Psyché anarchiste : Débattre avec Nathalie Zaltzman*, Paris, Puf, 125-139.
- Freud, S. 1930. « Malaise dans la civilisation », dans *OCFP, XVIII*, Paris, Puf, 1994.
- Garnieri, R. 2011. « Nathalie Zaltzman : une pensée anarchiste à l'épreuve de l'histoire », dans N. Zaltzman, *Psyché anarchiste : Débattre avec Nathalie Zaltzman*, Paris, Puf, 157-172.
- Gorz, A. 1992. « L'écologie politique entre expertocratie et autolimitation », *Actuel Marx*, 15-29.
- Klein, M. 1968. « Les racines infantiles du monde adulte », dans *Envie et gratitude et autres essais*, Paris, Gallimard.
- Magenat, L. 2019a. « Penser comme une montagne », dans L. Magenat (sous la direction de), *La crise environnementale sur le divan*, Paris, In Press, 21-36.
- Magenat, L. 2019b. « Le propre de l'homme à l'âge de l'Anthropocène : homo sapiens demens », dans L. Magenat (sous la direction de), *La crise environnementale sur le divan*, Paris, In Press, 69-74.
- Malaurie, J. 1955. *Les derniers rois de Thulé : avec les Esquimaux polaires, face à leur destin*, Paris, Plon.
- Martin, N. 2019. *Croire aux fauves*, Paris, Verticales.
- Maupas, A. 2021. « L'animal en soi(t) », dans D. Bourdin, D. Tabone-Weil (sous la direction de), *Planète en détresse : fantasmes et réalités*, Paris, Puf, 49-61.
- Meadows, D. H. ; Meadows, D. L. ; Randers, J. ; Behrens W. 1972. *The Limits to Growth: A Report to The Club of Rome*, New York, Universe Books.
- Palacio-Espasa, F. 2019. « Réflexions sur l'article de H. F. Searles à propos des processus inconscients en jeu dans la crise environnementale », dans L. Magenat (sous la direction de), *La crise environnementale sur le divan*, Paris, In Press, 109-116.
- Polanyi, K. 1944. *La grande transformation*, Paris, Gallimard, 2009.
- Richardson, K. ; Steffen, X. ; Lucht, W. et coll. 2023. « Earth beyond six of nine planetary boundaries », *Science Advances*, 9, 37, eadh2458.
- Rockström, J. ; Steffen, W.; Noone, K.; Persson, Å. et coll. 2009. « Planetary boundaries: Exploring the safe operating space for humanity », *Ecology and Society*, 14, 2, 1-33.
- Searles, H. F. 1972. « Processus inconscients en rapport avec la crise environnementale », *Le Coq-héron*, 242, 2020, 11-22.
- Steffen, W. ; Costanza, R.; Rockström, J. 2011. « How defining planetary boundaries can transform our approach to growth », *Solutions*, 2, 3.
- Supiot, A. 2022. *La justice au travail*, Paris, Le Seuil.
- Tabone-Weil, D. 2022. « Variations sur la crise environnementale », dans D. Bourdin, D. Tabone-Weil (sous la direction de), *Planète en détresse : fantasmes et réalités*, Paris, Puf, 123-139.
- Tysebaert, E. 2011. « Tremper sa plume dans la vie », dans N. Zaltzman, *Psyché anarchiste : Débattre avec Nathalie Zaltzman*, Paris, Puf, 81-104.

- Vidaillet, B. 2023. *Pourquoi nous voulons tuer Greta. Nos raisons inconscientes de détruire le monde*, Toulouse, érès.
- Villalba, B. 2021. « L'écologie politique face au délai et à la contraction démocratique », *Écologie & politique*, 40, 2, 95-113.
- Zaltzman, N. 1999. *De la guérison psychanalytique*, Paris, Puf.
- Zaltzman, N. (sous la direction de).1999. *La résistance de l'humain*, Paris, Puf.
- Zaltzman, N. 2011. « La pulsion anarchiste », dans *Psyché anarchiste : Débattre avec Nathalie Zaltzman*, Paris, Puf, 15-79.

La pulsion anarchiste comme résistance à la destruction de la biosphère

Résumé

Dans cet article, les auteurs partent de l'hypothèse que l'expérience qui attend l'humanité, celle de la raréfaction brutale des ressources, parce qu'on n'a pas voulu ou pas pu la voir, pourrait être une expérience-limite telle que définie par Maurice Blanchot. À partir des analyses de Searles sur l'apathie de ses contemporains et de celles des psychanalystes actuels sur la prévalence de la destructivité et du travail de la pulsion de mort, les auteurs examinent la ressource que constitue la pulsion anarchiste développée par Nathalie Zaltzman, qui s'exprime dans le registre du besoin vital, au service de l'autoconservation. Trois exemples du combat mené contre la destruction de la biosphère soutiennent l'hypothèse de l'actualisation de cette poussée libertaire et de sa force de résistance.

Mots-clés

Destruction de la biosphère, pulsion de mort, expérience-limite, pulsion anarchiste, poussée libertaire.

ANARCHIST DRIVE AS RESISTANCE TO THE DESTRUCTION OF THE BIOSPHERE

ABSTRACT

In this article, the authors start from the hypothesis that the experience that awaits humanity, that of the brutal scarcity of resources, because we didn't want to or couldn't see it, could be a limit-experience, as defined by Maurice Blanchot. Based on Searles' analysis of the apathy of his contemporaries, and that of current psychoanalysts on the prevalence of destructiveness and the work of the death drive, the authors examine the resource constituted by the anarchist drive as developed by Nathalie Zaltzman, which expresses itself in the register of vital need, in the service of self-preservation. Three examples from the fight against the destruction of the biosphere support the hypothesis of the actualization of this libertarian impulse and its power to resist.

KEYWORDS

Destruction of the biosphere, death drive, limit-experience, anarchist drive, libertarian impulse.